

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 9

Artikel: Lè votè dâo 15 dè Mâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et la troupe reprend lentement sa route. Arrivé à la place d'armes, où l'on trouve les détachements des autres villages, on s'abouche amicalement, on cause de la vigne, du trèfle et du bétail. A la fin, lassé d'inaction, et le capitaine n'arrivant pas, on interroge le sergent de Marin sur ce qu'on doit faire :

— *Le faut no cutsi on pou su l'herba et ion fara lo guet derrai cliiau bossions po verré veni lo capitaine.* (Il faut nous coucher un peu sur l'herbe pendant qu'un de nous fera le guet derrière ces buissons pour voir venir le capitaine.)

Et un homme se place en sentinelle avancée, tandis que la troupe s'étale au loin sous les arbres, dans une quiétude que l'arrivée de l'officier n'interrompt que longtemps après.

— *Lo vouaité, dépatsi-ro,* cria la sentinelle. (Le voici, dépêchez-vous.)

En un instant les rangs sont formés, et la troupe exécute la charge en douze temps sous le commandement du sergent.

Le capitaine s'approche lentement et arrive en présence de la compagnie :

— *Eh bin, coumeint vont te cliiao s'homme stu matin?* (Eh bien, comment vont-ils ces hommes ce matin ?)

— *Le vont gros bin,* répond le sergent, *mâ dité câi, capitaine, no zein manœuvra to lo teimps, vo faut no bailli on repou.* (Ils vont très bien ; mais dites-voir, capitaine, nous avons manœuvré tout le temps, et il vous faut nous donner un repos.)

— *Eh bin, se vo vollandi, no repreindrein dein on momeint.* (Eh bien, si vous voulez ; nous reprendrons dans un moment.)

On forme les faisceaux, et la troupe retourne sous les arbres achever la sieste interrompue.

Un poste de nuit veille à la sécurité d'un village. Une sentinelle arrête les passants au cri de « Qui vit ? » Un interpellé lui répond d'une façon que n'autorisent ni les règlements, ni la politesse :

— *Eh ! tserravoute,* lui crie la sentinelle, *se mon fusi étâi tserdzâ te verré prau !*

Lê voté dào 15 dê Má.

— Eh bin, Sami, ne veint onco avâi à vôtâ dein on part dê dzo ; que dis-tou dê cliia loi po bailli onna peinchon su l'ao vilhio dzo à cliiao qu'ont dâi pliaccê dê la Confédérachon ?

— Ye dio, Abran, qu'on a bin fé dê la fère passâ pè lo refredon. kâ ye vu vôtâ contrè. Ne sé pas porquî on baillerâi dâi peinchons à dâi gaillâ qu'ont dâi bou-nès pliaccês, que sont adé revou coumeint dâi ministrès et que n'ont pas fauta, coumeint no, dê sè borriaudâ à la faulx ào dê sè bregandâ à fochérâ pè lè vegnès et à portâ la lotta. On ne no baillè rein, à no !

— Te ne lài y'é pas, Sami. Cliiao dzeins à quoui on vâo bailli onna peinchon quand sont vilhio ào bin malâdo, c'est dâi citoyeins que gâgnont l'ao viâ peiniablameint po lo serviço dê tot lo mondo, et qu'on ne sein porrâi pas passâ. Te ne deré pas que lo brâvo Quenet, lo poustiyon, n'affanâi pas cein que gâgnè ein porteint lè lettrès decé, delé, quand dussè traci pè ti lè teimps, que dâi brassâ la nâi, travaissâ lè gonclliès, tri-clliâ dein la vouarga, et la mâiti dào teimps, reveni à l'hotô dépourent coumeint 'na renaille. Et n'est pas lo solet. Ora, fauf-te être mau l'ébayâi se cliiao dzeins ramassont dâi douleu ein faseint cé manédzo, et quand cliiao pourro diablo sont vilhio et que ne pâovont pas *ietz*, est-te justo dê lè fourrâ ào rebu coumeint on covâi que câolè, ào coumeint dâi crouiès charguès ? Et s'on lè gardè, c'est pè pedi, po ne pas lè laissi crévâ dê fan ; tandi que s'on l'ao baillivè 'na petita peinchon, porriont vivotâ sein mé sè bregandâ, et on lè porrâi reim-placi pè dâi dzouveno lurons, tot conteints d'avâi onna pliaccê, que fariont mi lo serviço et tot lo mondo s'ein trovérâi bin.

— Eh bin po lè poustiyons, ne dio pas. Abran, cein que te dis est prâo veré ; lài peinsâvo pas ; mâ po cliiao que font lè monsu, ein vela, dein lè grantès poustès, ào que vont su lè diligences ào bin su lo trein, n'ont qu'à ne pas tot rupâ et à sè mettrè oquiè dê coté, et n'aront pas fauta de 'na peinchon.

— Mâ, mon pourro ami, on vâi bin que te ne sâ pas cein que l'est què dê vivrè pè la vela. Tè que t'ès tsi tè et que t'as tot cein que faut po ton ménadzo quasu sein dépeinsâ on sou : pan, bûro, toma, lacé, truffès, ào, jardinadzo, fruita, sein comptâ-lo bossaton, la tsemenâ bin garniâ et lè toupenès plieinès, tè seim-bliè que cauquon que gâgnè dozè ceints francs per an dâi veni retso ! Eh, pourro Sami ! quand se faut lodzi, veti et nuri, que faut tot atsetâ, tant qu'âi rebibès po allumâ lo fû et ào tserfouliet po fère la soupa, faut être rudo ménadzi po poâi veri et tornâ, et pè pou qu'on aussè dê la marmaille, lè dou bets sont rudo molési à niâ. Ora, quand cliiao z'homme sont vilhio ào que l'ao z'arrevè on guignon que l'ao gravè dê travailli coumeint faut, lè faudrâi-te mettrè frou coumeint on vòlet que vo robè ? Cein sarâi bin mau fé ; et ne sarâi què justo dê l'ao bailli onna peinchon, kâ se tè seim-bliè que n'ont pas z'u on travau asse peina-blio que la faulx, te faut peinsâ que l'ont du dzourè dein lè bureaux sein poâi frou et quasu coumeint ein preson, kâ on ne l'ao laissè pas lo lizi dê sailli pi onna demi hâoro sein permechon, et cliia viâ, adé à l'ombro, cein n'est rein tant san.

— Ma fâi, Abran, te pourriâ bin avâi

résou et ora que t'ouïo, pourrè bin tzandzi d'idée ; mâ tè voudrè onco demandâ oquiè,

— Eh bin, atteinds mè on momeint, y'é oquiè à derè ào syndiquo, et repas-séri on bocon pe tard.

(*La fin dequand que vint.*)

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

III

Madame Bourrichon était une femme de parole. Ce qui fut dit fut fait. Les quatre-vingt-dix billets de rigueur furent promptement placés par l'épicière, chez les locataires de la maison et chez ses clients du faubourg. Rose et moi, nous en primes chacune un, non point par désir d'avoir la robe, mais bien sous l'influence d'une lâche et secrète frayeur.

C'est que cette brave madame Bourrichon — qui savait fort bien, à l'occasion, se rendre redoutable — ne se serait certes pas fait scrupule de mettre, plus que de raison, de la chicorée dans son café et de la cendre dans son poivre, si nous avions refusé de prendre part à sa petite combinaison.

Seulement, une fois le billet pris, l'argent donné, j'oubliai complètement la robe de soie bleue. J'avais déboursé mes deux francs pour l'acquit de ma conscience, et dans l'intérêt uniquement de ma propre sécurité.

Je pense que, dès le début, ma voisine partageait à cet égard ma quiétude et mon indifférence, car ses petits doigts ne cessaient de manier, toujours gaiement, toujours diligemment, le pinceau et la palette. Sa jolie voix, souple et légère, accompagnait encore, toujours joyeuse, toujours vibrante, le doux murmure de la fontaine et les trilles perlés de l'oiseau.

Cependant, un matin, je m'aperçus que quelque chose d'inusité se passait chez ma voisine.

Rose ne travaillait pas, ainsi qu'elle le faisait d'ordinaire à cette heure. La grand-mère n'était pas encore sortie de sa chambre, et il me semblait l'entendre appeler sa petite fille de sa voix chevrotante et demander son déjeuner.

Qu'était donc devenue Rose ? Était-elle couchée ? Était-elle sortie ?... Moi-même je me hasardai à l'appeler une ou deux fois. Peine inutile : Rose ne paraissait point.

A la fin cependant, grâce à un rayon de soleil qui vint sourire à sa mansarde, je vis son ombre vive et mignonne se dessiner sur le mur.

Cette ombre n'était pourtant pas immobile ni songeuse, comme auraient pu le faire croire ce silence et cette immobilité. Bien au contraire, l'ombre était fort active.

Elle penchait, puis relevait la tête ; elle pliait et écartait les bras, semblait chercher à son côté, ou relever quelque objet, devant elle étendu à terre.

A la fin, de plaisir Rose joignit les mains, fit un saut de joie et m'apparut en plein soleil, le regard radieux, les lèvres souriantes et les joues empourprées, traînant après elle les longs plis chatoyants d'une pièce de soie bleue qui miroitait au soleil.